



Muhammad 'Abduh et les réformistes syro-libanais : influence, image, postérité

Kais Ezzerelli

► To cite this version:

Kais Ezzerelli. Muhammad 'Abduh et les réformistes syro-libanais : influence, image, postérité. Modernités islamiques. Hommage à Muhammad 'Abduh à l'occasion du 100e anniversaire de sa disparition., Nov 2005, Alep, Syrie. pp.79-105. halshs-00368279

HAL Id: halshs-00368279

<https://shs.hal.science/halshs-00368279>

Submitted on 16 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MUḤAMMAD ‘ABDUH ET LES RÉFORMISTES SYRO-LIBANAIS : INFLUENCE, IMAGE, POSTÉRITÉ

Kaïs EZZERELLI
IFPO - Damas

INTRODUCTION

L'image que l'historiographie a retenue de Muḥammad ‘Abduh (1849-1905) est celle du chef de file du mouvement réformiste musulman, entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, celle d'une personnalité à la grande popularité et à la forte influence dans le monde musulman. Albert Hourani fait cependant remarquer que le concept d'influence est à manier avec précaution : les idées de ‘Abduh étaient déjà largement partagées par différents cercles réformistes dans le monde musulman à l'époque où il les formula. Comment expliquer alors le succès de ‘Abduh auprès des intellectuels arabes, et particulièrement chez les réformistes syro-libanais ? Abduh a-t-il influencé, par exemple, le développement du mouvement réformiste musulman en Syrie entre 1896 et 1905, ou celui-ci s'est-il développé de façon autonome ? Il ne s'agit pas ici de discuter en détail des idées de ‘Abduh, et de leur reprise éventuelle par les réformistes à Beyrouth ou à Damas, mais de cerner les relations de ‘Abduh avec la génération des hommes de lettres qui ont vécu les dernières années de l'Empire ottoman en Syrie.

Au moment où Muḥammad ‘Abduh exerce son activité la plus importante, l'Égypte est sous le contrôle de la Grande-Bretagne, à travers des administrateurs tels que Lord Cromer (1841-1917), Consul-général qui exerce la réalité du pouvoir tandis que le khédive, ‘Abbās Ḥilmī II (1892-1914), tente de sauver une part de souveraineté. ‘Abduh a sans doute su jouer de cette rivalité pour s'imposer, accédant à la plus haute dignité religieuse, la fonction de *mufīī* (en 1899). Mais en contrepartie, ‘Abduh a pu être utilisé par les autorités britanniques dans leur volonté de

contrebalancer l'autorité du khédive et des oulémas conservateurs d'al-Azhar, voire dans leurs projets dans les provinces arabes de l'Empire ottoman. Les relations de 'Abduh avec la Sublime Porte et, partant, avec les Syriens qu'il connut lors de ses séjours à Beyrouth, ont pu être affectées par cette situation. L'Égypte apparaît à cette époque comme un refuge pour de nombreux intellectuels syriens, qui s'y exilent en nombre sous le règne d'Abdülhamid II (1876-1909), suivant en cela un mouvement séculaire. La personnalité et les idées de 'Abduh ont pu exercer une attraction supplémentaire pour ces intellectuels, en quête d'une plus grande liberté d'opinion.

Une série de questionnements se rapporte à notre sujet. Premièrement, concernant l'image de Muḥammad 'Abduh comme chef du réformisme musulman : comment s'est-elle construite ? Correspond-t-elle à la réalité, ou est-ce un mythe ? Comment l'apprécier ? En particulier, quelle image les hommes de lettres syro-libanais ont-ils conservée de 'Abduh ? Cette image a-t-elle été utilisée par la suite en Syrie et au Liban, et à quelles fins ? Deuxièmement, sur son image d'homme d'influence et de réseaux : le génie de 'Abduh, au-delà de ses idées réformistes, initiées avant lui par d'autres penseurs tels que Ḥayr al-Dīn al-Tūnisī (1810-1890), et largement partagées par les élites modernistes dans le monde musulman au moment où il écrit ses premiers articles, n'a-t-il pas résidé dans la constitution d'un réseau de sociabilité centré sur sa personne, dépassant les limites du Caire (où il vécut la plus grande partie de sa vie), relayant son action, diffusant ses idées ? En Syrie, où il réside en 1883, puis de 1885 à 1888, comment son cercle de disciples s'est-il constitué ? Comment son œuvre et son image de réformateur s'y sont-elles diffusées par la suite, jusqu'à sa mort en 1905, et au-delà ? 'Abduh a-t-il toujours joué un rôle actif dans ce sens, ou cette diffusion, prise en charge par ses disciples syriens, lui a-t-elle en partie échappé ? Troisièmement, au sujet des médias et de la circulation des idées réformistes entre l'Égypte et le *Bilād al-Šām* : de quelle façon la pensée de 'Abduh, véhiculée par la presse ou ses ouvrages édités, a-t-elle été diffusée en Syrie, sachant que le gouvernement ottoman a exercé le plus souvent une censure à son égard ? Le rôle des compagnies de transport européennes, et celui des voyageurs, mérite ici une attention particulière.

Les sources permettant de traiter ces questions sont lacunaires (notamment, la correspondance), dispersées, rarement originales, et il convient de manier avec prudence celles qui sont accessibles, en particulier les mémoires ou biographies consacrées à 'Abduh : ainsi, la revue *al-Manār*

et le 3^e tome de la biographie que Rašīd Riḍā publie en 1931, doivent-ils être utilisés avec la distance critique qu'impose tout ouvrage consacré par un disciple à son maître. Il en va de même pour les biographies ultérieures, qui se sont souvent appuyées principalement sur ces deux sources-là.

Cette étude visera donc d'abord à reconstituer le réseau de sociabilité de 'Abduh, en se limitant aux Syriens qu'il connût en Égypte ou en exil, en Syrie ou en France, et la chronologie de ces rencontres. Puis, on étudiera la nature de ces relations, leurs modalités, leurs vecteurs ou médias. On tentera ensuite de cerner les images de 'Abduh et de son œuvre véhiculées par ses disciples syriens, et les prolongements de leurs contacts, les actions ou les idées que 'Abduh a pu leur inspirer, même après sa mort (en 1905). Enfin, on interrogera la postérité de 'Abduh, à travers l'édition de ses ouvrages ou des études qui lui ont été consacrées au cours du XX^e siècle.

FORMATION ET DÉVELOPPEMENT D'UN RÉSEAU DE SOCIABILITÉ EN SYRIE (1883-1905)

Les contacts de Muḥammad 'Abduh avec les Syriens (*al-Šāmiyyūn*) ne datent sans doute pas de son exil à Beyrouth, mais de ses années d'étude à al-Azhar et des débuts de sa carrière, comme enseignant et journaliste au Caire. En-dehors du journal officiel *al-Waqā'i' al-miṣriyya* (où il publie ses premiers articles à partir de 1873), il écrit également dans le journal francophile *al-Ahrām*, dont le patron, Salīm Taqlā (1849-1892), est maronite. Cependant, il ne semble pas que l'on puisse parler d'influence de 'Abduh sur les intellectuels syro-libanais avant son premier séjour à Beyrouth, sauf à supposer qu'il ait été en contact avec eux dans le cadre de la franc-maçonnerie, où il entre en compagnie de son maître Ġamāl al-Dīn al-Afġānī, en 1878. Faute de sources, son rôle dans les loges égyptiennes reste assez obscur, mais il semble, selon Elie Kedourie, qu'il y ait occupé un rang assez élevé. Or, on sait que des Syriens installés en Égypte (tels Ġurġī Zaydān) étaient également membres de la franc-maçonnerie. On peut donc supposer que des relations de fraternité se sont instaurées entre 'Abduh et certains hommes de lettres syriens dans ce cadre. Cependant, ce sont d'autres cadres de sociabilité qui ont, semble-t-il, permis à 'Abduh de développer ses relations avec les réformistes syro-libanais.

Les exils de 'Abduh en Syrie et en Europe (1883-1888)

Suite à son implication dans la révolte de 'Urābī, Muḥammad 'Abduh est condamné le 24 décembre 1882 à trois années d'exil. Au début de l'année

1883, il s'installe à Beyrouth, où il passe une année avant de rejoindre Ğamāl ad-Dīn al-Afġānī à Paris, en 1884, puis il retourne se fixer en Syrie pour trois années, de 1885 à 1888. C'est au cours de cet exil que 'Abduh constitue un important réseau d'amis et de disciples en Syrie.

Au cours de son premier séjour à Beyrouth, avec des compagnons de lutte tels Ibrahīm al-Laqqānī et Muḥammad b. 'Abd al-Ġawād al-Qayyātī (1838-1902), qui rapporte les souvenirs de cet exil dans son ouvrage *Nafḥat al-baṣām fī riḥlat al-Šām*, Muḥammad 'Abduh est contacté par 'Abd al-Qādir al-Ġazā'irī (1807-1883), qui vit ses derniers jours à Damas : celui-ci envoie son fils, Muḥy ad-Dīn, le rencontrer, et il le met en contact avec des oulémas damascènes tels que 'Abd al-Majīd al-Ḥānī (1847-1900) et 'Abd al-Razzāq al-Biṭār (1837-1917), avec lesquels il correspond. Ici encore, on peut supposer que l'appartenance de l'émir à la franc-maçonnerie (réactivée dans le cadre d'une loge damascène, fondée par le gouverneur ottoman réformiste Miḍḥat Pacha en 1878, et à laquelle Ṭāhir al-Ġazā'irī aurait également adhéré) a pu favoriser leurs relations, et le silence des sources sur cette période pourrait être imputable à la discrétion de 'Abduh sur ses liens avec les loges franc-maçonniques de Syrie. Cependant, selon Rašīd Riḍā, 'Abduh aurait par la suite invité le *vali* de Beyrouth à faire fermer une loge maçonnique qui, d'après lui, aurait servi les intérêts des puissances européennes dans l'Empire ottoman. Mais ce fait, s'il était avéré, pourrait également s'expliquer par une rivalité entre loges d'obédiences différentes : en effet, al-Afġānī et ses disciples avaient été exclus de la loge écossaise à laquelle ils appartenaient en Égypte, avant de se tourner vers le Grand Orient.

En 1884, Muḥammad 'Abduh rejoint Ğamāl ad-Dīn al-Afġānī, à Paris, pour publier la revue *al-'Urwa al-wuṭqā* (le Lien indissoluble), du nom de la société secrète qu'ils auraient fondée au même moment. Dans ce cadre, il est également en contact avec des Syriens : l'un des membres de ladite société est syrien, et la revue partage le même éditeur et la même adresse que le journal *al-Baṣīr*, fondé en 1881 par Ḥalīl Ġānim. Celui-ci, un Syrien maronite, ancien drogman et député au Parlement ottoman de 1876, a mis ensuite son énergie au service de la propagande française dans le monde arabe, particulièrement au moment de la rivalité franco-italienne en Tunisie ; c'est grâce à lui qu'al-Afġānī fait la connaissance d'Ernest Renan, et l'on peut aisément imaginer que 'Abduh a été également introduit dans son cercle amical. C'est à cette période que se constitue dans la capitale française l'association des Jeunes-ottomans, favorables à la restauration de la Constitution, et 'Abduh les a certainement fréquentés.

Suite à l'échec de la revue *al-‘Urwa al-wuṭqā*, en raison de l'interdiction émise par les autorités britanniques et ottomanes de sa diffusion sur les territoires qu'ils contrôlent (l'Égypte, les provinces arabes de l'Empire ottoman, mais également les Indes britanniques), Muḥammad ‘Abduh tente en vain de poursuivre l'action anti-impérialiste entreprise avec al-Afḡānī dans le cadre de la société secrète, en Tunisie, puis en Égypte (où il entre clandestinement dans l'espoir de rejoindre le *mahdī* au Soudan). Devant ces échecs répétés, ‘Abduh commence, semble-t-il, à se détacher de l'influence de son maître al-Afḡānī. Il retourne à Beyrouth, où il passe trois années : là, à la grande mosquée et à la mosquée al-Bāšūra, il enseigne le *tafsīr* (l'interprétation du Coran) selon sa propre méthode et attire bientôt un grand nombre d'élèves et de simples auditeurs, y compris parmi les chrétiens. Il vit dans le quartier de Zuqāq al-Blāṭ, dans le voisinage de l'ancien maire de la ville, Muḥy ad-Dīn Ḥimāda, qui devient l'un de ses amis les plus proches : chez cet homme, ‘Abduh passe presque toutes ses soirées, et c'est là qu'il fréquente des personnalités telles que le šayḥ Muḥammad al-Labābīdī et ‘Abd al-Qādir al-Qabbānī (1848-1935), patron de la revue *Tamarāt al-funūn* (fondée en 1875) et également voisin des deux hommes. ‘Abduh épousera même en secondes noces la nièce de Muḥy al-Dīn Ḥimāda, Karīma, et sera amené à prendre la défense de son ami vis-à-vis de certains notables locaux. Bientôt, ‘Abduh recevra à son tour à son domicile, y donnant même des leçons, et c'est là qu'il constituera véritablement son premier cercle d'amis et de disciples syriens, au nombre desquels Šakīb Arslān (1869-1946) : celui-ci le rencontre une première fois en 1886 à l'école al-Ḥikma, où il achève un cycle d'études, puis à l'école sultanienne de Beyrouth (*al-madrasa al-sulṭāniyya*), où il suit ses cours en 1886-1887 avec son frère Nasīb Arslān et le propre frère de Muḥammad ‘Abduh (Ḥammūda). Arslān écrit que ‘Abduh réforma complètement l'enseignement de cette école et forma là toute une génération de futurs hommes de lettres, tels que ‘Abd al-Bāsiṭ Faṭḥallah (1871-1929), dont il nous dit qu'il était son élève le plus brillant. ‘Abduh se fait connaître également de la communauté des hommes de lettres syriens par ses publications : c'est à cette époque qu'il réalise les éditions critiques des *Maqāmāt* de Badī‘ al-Zamān al-Hamaḍānī, et de *Nahj al-Balāḡa*, et qu'il publie la traduction de l'ouvrage d'al-Afḡānī, *Risālat al-radd ‘alā al-dahriyyīn*.

Parmi les lettrés syriens que Muḥammad ‘Abduh fréquente et apprécie, on peut citer également Ibrahīm al-Yāziḡī (1847-1906), qu’il considère comme l’écrivain le plus brillant de l’époque, le docteur Ibrahīm al-Šāfi, le šayḥ Sa‘īd al-Šartūnī et, surtout, le šayḥ Ḥusayn al-Ġisr (1845-1909). Celui-ci est le fondateur d’une école religieuse à Tripoli, et le patron de la revue *Ṭarābulus*. C’est dans cette dernière ville que Muḥammad Rašīd Riḍā (1865-1935), alors élève à l’école al-Ḥātūniyya, rencontre ‘Abduh pour la première fois, en 1885, quand celui-ci vient rendre visite à un ancien camarade d’al-Azhar, le šayḥ ‘Abdallah Baraka. On sait peu de choses sur les contacts de ‘Abduh dans d’autres villes de Syrie, telles que Damas, Jérusalem, Saïda, Baalbeck, où il voyage dans ces années-là, mais on sait que le šayḥ Muḥammad al-Manīnī, futur *muftī* de la province de Damas, était de ses amis, et que ‘Abduh rendit également visite à la famille Arslān dans le Chouf à cette époque. Le šayḥ damascène Ṭāhir al-Ġazā’irī (1851-1920), qui exerce dans la région en qualité d’inspecteur des écoles (de 1879 à 1886), a sûrement été amené à rencontrer ‘Abduh au cours de cette période.

Au moment où il rentre en Égypte, à la fin de l’année 1888, Muḥammad ‘Abduh a constitué en Syrie un important réseau amical, et laissé une forte impression sur les intellectuels syro-libanais, de tous âges et de toutes confessions. Selon Arslān, les idées novatrices divulguées par le maître, de même que certaines des expressions qui lui étaient propres, continuèrent à circuler dans la région après son départ. Depuis Le Caire, Muḥammad ‘Abduh pourra compter en Syrie sur de solides appuis.

Muḥammad ‘Abduh et les Syriens installés au Caire (1889-1905)

En dépit de son souhait, Muḥammad ‘Abduh ne retrouve pas de poste d’enseignant à son retour en Égypte : le khédive semble craindre l’influence qu’il pourrait exercer sur la jeunesse. Il peut néanmoins occuper des postes dans la magistrature (juge dans les tribunaux indigènes, conseiller à la cour d’appel, etc.). En 1894, sa carrière connaît un nouveau tournant lorsqu’il peut réintégrer le corps enseignant à al-Azhar, en plus de ses nouvelles fonctions au conseil d’administration de l’université. Là, il entreprend la réforme de l’institution, avec le soutien des autorités britanniques représentées par Lord Cromer et du nouveau khédive, ‘Abbās Ḥilmī II. Cette nomination coïncide avec l’arrivée en Égypte d’une nouvelle vague d’intellectuels syriens, venus chercher une plus grande liberté d’expression et des emplois dans les journaux et revues qui fleurissent alors : *al-Ahrām*

(déjà cité) ; *al-Muqtaṭaf*, la célèbre revue fondée à Beyrouth en 1876 par Ya‘qūb Ṣarrūf (1852-1927) et Fāris Nimr (1856-1951), et transférée au Caire en 1885 ; *al-Muqaṭṭam*, un quotidien pro-britannique, également fondé par Fāris Nimr, en 1889 ; *al-Hilāl*, la revue fondée par Ğurġī Zaydān en 1892, etc. Ces Syriens, qui suivent en cela un mouvement entamé au XVIII^e siècle, se rassemblent au Caire autour d’associations, de clubs ou de cercles d’amis. À partir de son retour à l’enseignement, et en raison des contacts qu’il a maintenus et de l’image qu’il a laissée en Syrie, ‘Abduh exerce sur cette communauté une attraction particulière.

Au même moment, à Damas, le šayḥ Ṭāhir al-Ġazā’irī organise autour de lui un premier cercle de disciples (*al-ḥalaqa al-kubrā*), qui se réunissent régulièrement pour lire la presse réformiste et discuter des idées nouvelles, notamment chez le fils de l’émir ‘Abd al-Qādir, ‘Umar al-Ġazā’irī : parmi les membres de ce groupe, on peut citer le šayḥ Salīm al-Buḥārī (1851-1928), Šukrī al-‘Asalī (1878-1916), ‘Abd al-Raḥmān Šahbandar (1882-1940), Fāris al-Ḥūrī (1877-1962), Muḥammad Kurd ‘Alī (1876-1953), et Rafīq al-‘Azīm (1867-1925). Celui-ci est le premier à quitter Damas pour Le Caire, en 1894, et c’est lui qui fera le lien entre les deux cercles réformistes. Au cours de l’été de la même année, Muḥammad ‘Abduh passe ses vacances en Syrie, d’abord à Barqayīl (dans le Akkar) à l’invitation de Muḥammad Bāša al-Muḥammad al-Mar‘ī, puis à Tripoli, où il est reçu par son ancien collègue de l’école sultanienne, ‘Abd al-‘Azīz effendī Sulṭān. Rašīd Riḍā le rencontre à nouveau à cette occasion, et c’est là qu’il décide, semble-t-il, de suivre la voie réformiste ouverte par ‘Abduh. À Damas, en 1896, un incident – connu comme l’incident d’al-Muġtahid (du nom de la mosquée où ils se réunissaient) – oppose les oulémas dits « salafistes » (qui prônent le retour aux sources de l’islam pour en permettre sa meilleure adaptation au monde moderne) aux oulémas conservateurs, appuyés par les autorités ottomanes ; en cela, il marque les débuts du mouvement réformiste musulman à Damas, étroitement lié aux idées de ‘Abduh.

Au début de l’année 1898, Rašīd Riḍā s’installe au Caire avec l’intention de suivre l’enseignement de Muḥammad ‘Abduh et de fonder une revue qui diffuse les idées réformistes de son maître. Dès le second jour de son arrivée, il se rend chez ‘Abduh, qui habite alors le quartier d’al-Nāṣiriyya, et celui-ci accueille d’abord sa proposition avec réticence, arguant du fait que de nombreux journaux existent déjà sur la scène égyptienne, et que ceux-ci se mêlent trop de politique. Finalement convaincu par le projet

éducatif mis en avant par Riḍā, il choisit le titre d'*al-Manār* (Le Phare) et pose trois conditions à sa participation : l'apolitisme, l'absence de polémiques et l'indépendance de la revue. Sur le modèle d'*al-'Urwa al-wuṭqā* avec al-Afḡānī quatorze années auparavant, les deux hommes se partagent les tâches de la façon suivante : 'Abduh fixe les sujets qui doivent être abordés, et Riḍā rédige les articles, puis le premier effectue une relecture avant la publication. Sur la suggestion de 'Abduh, Riḍā rend visite à Nicolas Ṣaḥāda, patron du journal *al-Rā'id al-miṣrī* ; celui-ci lui remet une liste d'abonnés qu'il reprend en partie pour ses envois d'*al-Manār*. L'imprimerie copte *Maṭba'at al-tawfīq* est utilisée pour publier la revue, qui connaît rapidement un succès important dans le monde musulman.

De Syrie, où les idées réformistes sont désormais bien diffusées, des hommes de lettres viennent plus nombreux s'installer au Caire, où Muḥammad 'Abduh étend ses responsabilités : en 1899, il est nommé *mufī* d'Égypte (la plus haute dignité religieuse du pays) et membre du Conseil législatif, sous l'influence de Lord Cromer, puis, en 1900, il devient président de l'Association de bienfaisance islamique (*al-ḡam'iyya al-ḥayriyya al-islāmiyya*). Ces nouvelles fonctions contribuent certainement à l'aura de 'Abduh parmi les réformistes syriens qui cherchent à se rapprocher de lui. L'Alépin 'Abd al-Raḥmān al-Kawākibī (1849-1902) se fixe au Caire à partir de mai 1900, après ses voyages en Afrique et en Asie ; il écrit dans *al-Mu'ayyad* les articles qui seront repris dans son célèbre ouvrage, *Ṭabā'i' al-istibdād*, et son deuxième ouvrage, *Umm al-Qurā*, sera repris dans la revue *al-Manār* après sa mort, en 1903. Le Damascène Muḥammad Kurd 'Alī est retenu au Caire en 1901, alors qu'il est en route pour la France ; ses amis Rašīd Riḍā et Rafiq al-'Azm lui permettent de trouver un emploi de journaliste et l'introduisent auprès de 'Abduh ; celui-ci le complimente en public pour son article sur le chemin de fer du Hedjaz dans la revue *al-Muqtaṭaf*, ce qui contribue à sa notoriété, et Kurd 'Alī suit l'enseignement du maître à al-Azhar, chez lui à 'Ayn Šams, et à l'Ecole des sciences (*Dār al-'ulūm*). Le Homsite 'Abd al-Ḥamīd al-Zahrāwī (1871-1916), remarqué par Riḍā pour le journal *al-Ma'lumāt* qu'il dirige à Istanbul, publie au Caire, en 1901, son essai polémique *Risāla fil-fiḥ wal-taṣawwuf*, avec l'aide de Kurd 'Alī ; inquiet à ce sujet par les autorités ottomanes, il s'exile à son tour en Égypte en 1902, et rejoint le groupe des réformistes rassemblés autour de 'Abduh. Riḍā fait véritablement le lien entre le maître et ses compatriotes syriens en exil, et il prendra même position en faveur de ces derniers lorsque les nationalistes égyptiens, dirigés par Muṣṭafā Kāmil (le

patron du journal *al-Liwā’*), les accuseront d’immixtion dans la vie politique égyptienne.

Au cours des dernières années de sa vie, l’influence de ‘Abduh grandit, et, en même temps, les difficultés s’accumulent autour de lui, particulièrement au sein de son cercle d’amis syriens. Le sultan ‘Abdülhamîd II craint en effet que les projets de califat arabe et de sécession des provinces arabes de l’Empire ottoman ne soient encouragés par ‘Abduh et ses disciples : en 1901, la rédaction d’*al-Manār* est cambriolée par des agents du sultan ottoman, ce qui se traduit par certaines difficultés financières ; Riḍā doit alors s’occuper de tâches administratives et rencontre moins souvent son maître. En juin 1902, al-Kawākibî meurt (sans doute, empoisonné) le jour même où il rejette l’offre du khédive ‘Abbās Ḥilmî II de le réconcilier avec le sultan ‘Abdülhamîd II. Une vague de répression frappe les réformistes musulmans en Syrie : suite à leur séjour au Caire, en 1903-1904, où ils rencontrent ‘Abduh et suivent ses leçons à al-Azhar, Ḡamal ad-Dîn al-Qāsimî (1866-1914) et ‘Abd al-Razzāq al-Biṭār sont interrogés à plusieurs reprises par les autorités ottomanes, et lorsque Aḥmad al-Ḥusaynî (1854-1914), un de leurs amis égyptiens communs avec ‘Abduh, vient à Damas en juillet 1904, il leur est interdit de lui rendre visite à son hôtel. Simultanément, les relations de ‘Abduh avec le khédive ‘Abbās Ḥilmî II se dégradent, à propos de l’enregistrement des propriétés de ce dernier, et leur conflit se développe à travers leurs protégés respectifs, Riḍā et Kāmil. En 1905, peu avant sa mort, ‘Abduh est contraint de démissionner du Conseil d’administration d’Al-Azhar, et son ami beyrouthin, Muḥy ad-Dîn Ḥimāda, qu’il a reçu au printemps, est arrêté à son retour en Syrie sur le soupçon de complot contre le sultan : le gouvernement ottoman pense alors que ‘Abduh a émis une *fatwa* appelant à la déposition d’Abdülhamîd II. En même temps, la police ottomane fouille les maisons des personnes liées à ‘Abduh et Ḥimāda, à commencer par le domicile familial de Riḍā à Tripoli (le frère de ce dernier est également arrêté quelques temps). C’est dans ce contexte troublé que Muḥammad ‘Abduh s’éteint, le 11 juillet 1905, à Alexandrie.

L’EMPREINTE LAISSÉE PAR MUḤAMMAD ‘ABDUH SUR SES DISCIPLES SYRIENS

Médias, médiateurs et lieux de diffusion de la pensée de ‘Abduh

Les idées de Muḥammad ‘Abduh semblent bien avoir été partagées par d’autres penseurs contemporains, mais Albert Hourani nous dit que sa notoriété dépassait celle de tout autre savant de son temps, y compris celle

de son maître Ġamāl ad-Dīn al-Afġānī. La raison doit sans doute d'abord en être cherchée du côté de la presse, que 'Abduh a su particulièrement bien utiliser, depuis ses premières expériences dans le journalisme jusqu'aux succès de la revue *al-Manār*.

Dans les années 1870, 'Abduh écrit ses premiers articles dans *al-Ahrām* et, surtout, dans le journal officiel *al-Waqā'i' al-miṣriyya*. En 1880, après une année de réclusion forcée dans son village, il est rappelé au Caire et devient rédacteur en chef de ce dernier journal, qu'il oriente dans le sens des idées réformistes. Plus tard, lors de son exil parisien, il rédige en intégralité les 18 numéros de la revue *al-'Urwa al-wuṭqā*, qui paraissent entre mars et octobre 1884. À cette époque, il apprend à cibler ses lecteurs et envoie la revue à des personnalités dans l'ensemble du monde musulman. À Damas, *al-'Urwa al-wuṭqā* est lue notamment par 'Abd al-Māġid al-Ĥānī, le *qāḍī* Maḥmūd al-Ĥamzāwī, et les deux fils de l'émir 'Abd al-Qādir, Muḥy ad-Dīn et 'Umar al-Ġazā'irī, ainsi que par des officiels ottomans et des oulémas locaux. À Tripoli, Rašid Riḍā en trouve quelques numéros chez son père et une collection complète chez le šayḥ Ḥusayn al-Ġisr, son premier maître. Cette popularité est liée aussi aux mentions qu'en font d'autres revues : ainsi, à Beyrouth, c'est par la revue *al-Ṭabīb* (éditée par Ibrahīm al-Yāziġī, Bašāra Zalzāl et Ḥalīl Sa'āda) que Šakīb Arslān apprend la parution d'*al-'Urwa al-wuṭqā*. Riḍā rapporte un commentaire de Ḥusayn al-Ġisr selon lequel la revue, si elle avait duré plus longtemps, aurait pu causer une révolution politique dans le monde musulman. Cependant, en dépit de cette forte influence, elle s'interrompt au bout de quelques mois à cause de l'interdiction d'entrée qui la frappe dans les pays musulmans placés sous le contrôle de la Grande-Bretagne, puissance occupante qui est la cible principale de ses critiques. Les autorités britanniques parviennent, semble-t-il, à appliquer cette interdiction avec fermeté, et même, à obtenir de l'Empire ottoman qu'il en fasse de même sur son territoire. Ceci renforce l'idée que la puissance britannique exerce à cette époque un contrôle étroit sur la poste internationale, à travers ses compagnies de transport maritime, et une forte influence diplomatique sur la Sublime Porte à travers son Ambassade à Constantinople.

La revue *al-Manār* semble avoir connu quant à elle une meilleure diffusion en Syrie, grâce aux espoirs que les autorités britanniques plaçaient alors en l'œuvre réformatrice de Muḥammad 'Abduh. Un fait vient appuyer cette idée : en 1905, Muḥy ad-Dīn Ḥimāda, après son arrestation par les

autorités ottomanes, qui le soupçonnent notamment d'introduire en Syrie des ouvrages publiés en Égypte et interdits dans les provinces arabes, est libéré sur l'intervention de l'Ambassadeur britannique. L'ami de 'Abduh est alors l'agent à Beyrouth d'une compagnie maritime britannique chargée de transporter le courrier, et l'on peut aisément imaginer que, protégé par cette quasi-immunité, il ait pu faciliter l'entrée et, partant, la diffusion de la revue *al-Manār* en Syrie. 'Abduh semble avoir parfaitement compris l'intérêt d'un organe de presse qui serait comme son porte-parole : une fois admise l'idée d'une revue de vulgarisation des idées réformistes, il en contrôle largement le contenu, et trouve en Riḍā un fidèle transcrit. À tel point que lorsqu'un de ses vieux amis du journal *al-Waḳā'i' al-miṣriyya*, 'Abd al-Karīm Salmān (1849-1918), entre en conflit avec Riḍā, 'Abduh arbitre en faveur de ce dernier. Comme le montre le graphique ci-dessous, un grand nombre d'articles se rapportant à 'Abduh paraissent dans *al-Manār* jusqu'en 1908 : son rapport sur les tribunaux religieux (*Taqrīr fī-iṣlāḥ al-maḥākīm al-ṣar'iyya*) y est publié en 1900, son ouvrage sur les rapports entre islam et christianisme (*al-islām wa-l-naṣrāniyya ma'a al-'ilm wa-l-madaniyya*) en 1902, à côté d'informations diverses concernant ses nominations et ses activités en qualité de *muftī*, au conseil d'administration d'al-Azhar, etc.

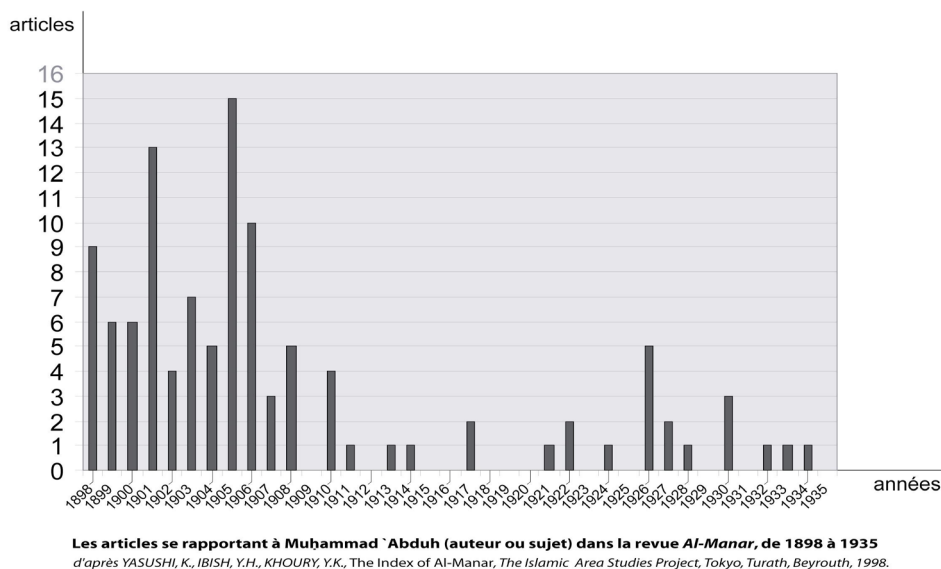


Figure 1

Sur les 110 articles concernant ‘Abduh, que l’on peut relever dans l’index d’*al-Manār*, 64 paraissent entre 1898, date de la fondation de la revue, et 1905, année de la mort de ‘Abduh, soit 58 % du total. Un pic est atteint cette dernière année, avec 15 articles consacrés à ‘Abduh, pour l’essentiel des hommages posthumes que lui rendent Riḍā et d’autres personnalités. Et David Commins nous apprend que cette même année, l’introduction clandestine de la revue à l’école Maktab ‘Anbar suscita certains troubles entre les élèves arabes et l’administration turco-ottomane.

Les idées de ‘Abduh, véhiculées principalement par *al-Manār*, dont les articles sont parfois repris ou commentés dans d’autres revues (telle *Tarabulus*, dirigée par Ḥusayn al-Ġisr), le sont aussi à travers les différents lieux de sociabilité de l’époque. Les salons privés jouent - on l’a vu - un rôle important : c’est chez lui ou chez ses voisins beyrouthins que ‘Abduh constitue son réseau d’amis et de disciples en Syrie, au cours de leçons à domicile ou de réunions informelles ; c’est encore chez lui, dans les quartiers d’al-Nāṣiriyya puis de ‘Ayn Šams, au Caire, qu’il reçoit Rašīd Riḍā ou ses amis syriens de passage. À Damas, à Tripoli, ou dans d’autres villes de Syrie, les notables gagnés aux idées réformistes se rassemblent parfois chez l’un d’entre eux : la maison de ‘Umar al-Ġazā’irī, puis celle de Ġamāl ad-Dīn al-Qāsimī, font office de lieux de réunion pour les disciples du šayḥ Ṭāhir al-Ġazā’irī. Les cafés, au Caire, sont un lieu de rencontre important pour les exilés syriens qui se réclament des idées de ‘Abduh : le café Monatia, face au jardin de l’Azbakiyya, ainsi que le Splendid Bar, sont mentionnés par Muḥammad Kurd ‘Alī comme des lieux de retrouvailles des Syriens qui gravitent autour de ‘Abduh et Riḍā. Les mosquées, telles la grande mosquée ou la mosquée al-Bašūra à Beyrouth, ainsi que les écoles où ‘Abduh délivre son enseignement - aux Syriens de toutes confessions, nous dit Šakīb Arslān - sont également des lieux de diffusion de la pensée réformiste, même après son passage, comme dans le cas de l’école sultannienne de Beyrouth, dont il avait réformé les programmes.

Dans le cadre de ces espaces de sociabilité, les contemporains de ‘Abduh, ses amis, connaissances ou élèves, sensibles aux idées réformistes, ont pu s’inspirer de la personnalité ou des idées du maître, et les diffuser à leur tour dans leurs propres cercles amicaux. Ġamāl ad-Dīn al-Qāsimī revient à Damas auréolé d’un certain prestige après sa rencontre avec ‘Abduh au Caire, au tournant des années 1903-1904, et la publication de sa biographie du prophète Mahomet dans *al-Manār* contribue également à sa notoriété. David Commins explique le phénomène de la *salafiyya* (le courant réformiste

musulman à Damas) par des facteurs sociologiques : des oulémas de rang intermédiaire, frustrés de ne pas accéder à de plus hautes fonctions, et voyant leurs pairs impuissants vis-à-vis des bouleversements qui frappent le statut des religieux en Syrie à la fin du XIX^e siècle, se tournent vers les idées réformistes prônées par ‘Abd al-Qādir al-Ġazā’irī, Muḥammad ‘Abduh, Ṭāhir al-Ġazā’irī, etc. Quelles que soient leurs motivations profondes, il est très probable que ces oulémas, unis dans une même dénonciation du despotisme hamidien avec les Jeunes-Ottomans et les premiers arabistes, aient servi de relais aux idées de ‘Abduh en Syrie. La distance géographique de ‘Abduh vis-à-vis de l’espace syrien, après son retour en Égypte en 1888, a pu jouer également en sa faveur, dans la mesure où son souvenir est entretenu par ses amis et par les nouvelles qui parviennent de lui, sans doute amplifiées par la rumeur. Autant que ses idées, la réussite sociale de ‘Abduh au Caire a sûrement largement contribué à son aura auprès des oulémas réformistes de la province syrienne, quelque peu marginalisés par les autorités ottomanes et par les oulémas conservateurs.

Images du Maître

Afin d’apprécier quelque peu l’influence exercée par ‘Abduh sur les réformistes syriens, il est indispensable de s’appuyer sur les témoignages laissés par ses plus proches amis et disciples. Les ouvrages ou articles qu’ils ont laissés doivent être maniés avec précaution, d’autant qu’ils ont souvent été écrits plusieurs décennies après la mort de ‘Abduh. Cependant, ils permettent d’apprécier l’image que ceux-ci conservent de leur maître, celle à tout le moins qu’ils souhaitent laisser à la postérité. Les exemples de Šakīb Arslān, Muḥammad Rašīd Riḍā et Muḥammad Kurd ‘Alī, correspondant à trois générations de disciples de ‘Abduh, originaires de trois régions différentes de Syrie, offrent à cet égard un échantillon assez représentatif.

Šakīb Arslān (1869-1946), originaire d’une famille druze de Šuwayfāt (dans le Chouf), a connu ‘Abduh - on l’a vu - au cours de ses années d’études à Beyrouth, à l’école *Dār al-Ḥikma* (fin 1886), puis à l’école sultanienne, où il suit l’enseignement du maître (en 1887-1888). Muḥammad ‘Abduh l’estime assez pour l’admettre dans son cercle d’amis, et Arslān témoigne de cette relation dans le 3^e tome de la biographie de ‘Abduh par Rašīd Riḍā, et dans l’ouvrage qu’il consacre à ce dernier, son « frère de 40 ans » (*al-sayyid Rašīd Riḍā aw ihā’ arba ‘in sana*). ‘Abduh considérait Arslān, semble-

t-il, comme l'un des jeunes lettrés les plus prometteurs, en raison de ses premiers poèmes, parus en 1887 sous la forme d'un *dīwān* (intitulé *al-Bākūra*), et celui-ci passe la plupart de ses soirées en compagnie de son maître, chez lui ou chez des amis communs (principalement, Muḥy ad-Dīn Ḥimāda ou 'Abd al-Qādir al-Qabbānī). Là, il a l'occasion d'apprécier l'étendue du réseau amical de 'Abduh (dont la maison était toujours pleine de visiteurs, nous dit-il), comprenant des personnalités de toutes les confessions : par exemple, 'Abbās effendī al-Bahā'ī (1844-1921), chef spirituel du bahaïsme, était de ses amis. La volonté manifestée par 'Abduh de faire se rapprocher les monothéismes a particulièrement marqué Arslān, lui-même de confession druze. Il rapporte ainsi que 'Abduh aurait admis des chrétiens, curieux de son enseignement, à suivre ses leçons à la mosquée : selon Arslān, les chrétiens de Beyrouth n'avaient pas de réelles discussions avec les religieux musulmans jusqu'alors. La tolérance religieuse de 'Abduh l'aurait même amené à admettre dans son cercle d'amis des athées ou des agnostiques, auxquels il donnait son interprétation de l'islam, réussissant parfois à les ramener à la foi. L'influence de 'Abduh sur la jeunesse beyrouthine, profonde, se serait également caractérisée selon Arslān par un style propre (*uslūb*), des expressions ou des termes qui devaient être repris par la suite, et rester en usage après son retour en Égypte. Sa générosité, son rejet de la grossièreté et ses emportements sont également des traits de la personnalité de 'Abduh relevés par Arslān. Celui-ci le rencontre à nouveau au Caire en 1890, mais il ne s'étend pas sur cette période, où 'Abduh est encore privé d'accès à l'enseignement. Arslān, une fois retourné en Syrie, où il fait carrière dans l'administration ottomane (comme *mudīr*, puis *qā'im maqām*), fera le lien entre 'Abduh et les réformistes syriens candidats à l'exil, tels Riḍā et Kurd 'Alī.

Muḥammad Rašīd Riḍā (1865-1935), originaire du village de Qalamūn (dans la région de Tripoli), rapporte le récit de sa rencontre et de ses échanges avec 'Abduh dans deux sources principales : la revue *al-Manār* et le 3^e et dernier tome de la biographie qu'il lui consacre en 1931 (*Tārīḥ al-ustād al-imām al-ṣayḥ Muḥammad 'Abduh*). Riḍā insiste dans sa biographie sur ses liens personnels avec 'Abduh, au point que cette biographie prend parfois les allures d'une autobiographie : le rédacteur en chef d'*al-Manār* se présente en effet comme le fils spirituel de 'Abduh, l'interprète de ses pensées (*turḡumān afkārīhi*), et le continuateur de son œuvre. Il affiche un accord parfait avec son maître : « Nous étions comme une seule âme dans deux

corps différents », écrit-il. Les petits désaccords qui survenaient entre eux (notamment sur les questions du bahaïsme et du babisme) étaient selon lui résolus au terme des discussions qu'ils avaient. À travers ce récit de vie, Riḍā met surtout en avant les qualités d'éducateur de 'Abduh, particulièrement sa méthode d'enseignement, fondée sur des ouvrages utiles (*kutub nāfi'a*) tels *Asrār al-balāḡa* (Les secrets de la rhétorique) ou *al-Baṣā'ir al-nāṣiriyya*, et sur un commentaire personnel, appuyé sur des preuves (*barāhīn*), visant à la clarification des textes, à l'opposé du *taqlīd* (l'imitation stérile, qui amenait les oulémas de son temps à suivre les commentaires des anciens). Par ailleurs, Riḍā insiste sur la place privilégiée que 'Abduh réservait aux Arabes en islam, sur leur aptitude à l'indépendance en raison de leur environnement géographique, de leur courage, de leur histoire et de leur langue. *A contrario*, Riḍā affirme que 'Abduh était déçu par le gouvernement ottoman, qui négligeait selon lui de mettre à profit les talents de ses ressortissants arabes : on pense ici à la fin de non-recevoir signifiée à 'Abduh suite à ses propositions, adressées au *ṣayḥ al-islām* et au *vali* de Beyrouth, de réforme de l'enseignement en Syrie. Cependant, 'Abduh estimait que le temps n'était pas propice pour les Arabes à la réalisation d'une indépendance politique. Cette image de 'Abduh-arabiste doit être naturellement replacée dans le contexte de parution de sa biographie, à une époque de plein essor du nationalisme arabe. Elle permet néanmoins de comprendre comment ce dernier mouvement a pu se réapproprier la pensée réformiste de 'Abduh.

Muḥammad Kurd 'Alī (1876-1953), né à Damas d'un père kurde et d'une mère tcherkesse, rapporte les souvenirs de sa rencontre avec 'Abduh au Caire, en 1901-1902, dans ses Mémoires (*al-Muḍakkirāt*), parues entre 1948 et 1951, et dans l'ouvrage, édité après sa mort, qu'il consacre à ses contemporains (*al-Mu'āṣirūn*) : 'Abduh y occupe une place de choix parmi les personnalités que Kurd 'Alī a connues, et avec lesquelles il se montre parfois assez critique (c'est le cas pour Rašīd Riḍā, par exemple, à qui il reproche d'avoir utilisé *al-Manār* pour sa propre gloire). Le président de l'Académie arabe de Damas évoque avec émotion les cours de 'Abduh auxquels il assista à cette époque, et il se livre à un véritable éloge de ce maître, qu'il élève au rang de son mentor damascène, Ṭāhir al-Ġazā'irī (le « Muḥammad 'Abduh de Syrie », selon sa propre expression). 'Abduh apparaît donc d'abord, dans les écrits de Kurd 'Alī, comme un grand pédagogue :

Le *šayḥ* avait des dispositions naturelles pour la diffusion du savoir, et il se comportait en maître dans toutes les fonctions qu'il avait à assumer. Il était un maître au journal officiel, un maître à *Dār al-'ulūm*, à l'École des langues, et quotidiennement, depuis ses jeunes années jusqu'à ses derniers jours, lorsqu'il donnait ses cours à al-Azhar. Il était un maître dans les tribunaux, quel que soit le grade qu'il occupât, un maître en sa qualité de *muftī*, au sein du Conseil supérieur des *waqf*-s et du Conseil législatif, à la Société de bienfaisance islamique, et dans ses autres activités. Il assumait ce rôle avec une ardeur sans pareille (Muḥammad Kurd 'Alī, *al-mu'ašširūn*, p. 355).

Parmi les qualités de Muḥammad 'Abduh que Kurd 'Alī met également en avant, on peut citer son rôle de médiateur entre les intellectuels syriens et égyptiens au Caire, son rôle d'arbitre et de conciliateur en sa qualité de juge, préférant trouver un accord amiable entre les parties en conflit que d'avoir à prononcer un jugement. La générosité de 'Abduh, son obstination à réaliser les plans qu'il s'était fixé dans sa jeunesse, et son indépendance d'esprit, sont également évoquées par Kurd 'Alī. À côté de cette image, qu'il partage avec les autres disciples de 'Abduh, Kurd 'Alī voit également dans son maître égyptien un grand homme politique (*rağul siyāsa 'azīm*), qui a su jouer de la rivalité entre les autorités britanniques et le khédive pour s'imposer. Cet aspect de la personnalité de 'Abduh est rarement mis en avant par ses autres disciples syriens, et Riḍā présente plutôt l'imam comme une personne abhorrant la politique et ses manœuvres. Il semble que ce soit cependant un trait essentiel chez 'Abduh, qui a pu étonnamment atteindre les sommets de l'échelle sociale en Égypte, après s'être opposé aux Anglais et aux khédives Isma'īl (1863-1879) et Tawfiq (1879-1892). Kurd 'Alī, qui a pu survivre à tous les changements de régime en Syrie, depuis la révolution jeune-turque de 1908 jusqu'aux lendemains de l'indépendance syrienne, s'est certainement inspiré de ce modèle d'ascension sociale au cours de sa propre carrière. De ce maître, Kurd 'Alī gardera, selon Thomas Philipp, « un discours nationaliste arabe teinté de panislamisme » : il est vrai que l'on retrouve dans les premiers articles de Kurd 'Alī la même dénonciation de l'influence étrangère dans les pays musulmans, notamment à travers la forte présence des écoles étrangères en Syrie, mais ce discours a évolué par la suite au gré des bouleversements politiques, vers une francophilie déclarée ou un ottomanisme belliciste.

POSTÉRITÉ DE L'ŒUVRE DE MUḤAMMAD ‘ABDUH EN SYRIE ET AU LIBAN

Prolongements et évolutions du réformisme musulman en Syrie (1905-1914)

À la mort de ‘Abduh, nombre d’hommes de lettres syro-libanais lui rendent hommage, comme en attestent les articles qui paraissent dans *al-Manār*, *al-Hilāl*, *al-Ḍiyā’*, etc. Le contexte politique de l’époque est assez troublé : les réformistes, qu’ils soient Jeunes-Ottomans (ou Jeunes-Turcs), salafistes ou arabistes, semblent s’unir dans un même mouvement d’opposition au despotisme hamidien, jusqu’à ce que la révolution jeune-turque (en juillet 1908), puis la déposition du sultan (en avril 1909) mettent fin à cette situation. Suite aux crises que l’Empire ottoman traverse à l’intérieur et à l’extérieur, les Jeunes-Turcs durcissent leur politique et les réformistes syriens évoluent dans une direction propre, celle de l’arabisme politique, ou du proto-nationalisme arabe. Les disciples syriens de ‘Abduh, au Caire ou à Damas, sont au cœur de cette évolution, et il est intéressant d’observer ici de quelle façon l’héritage intellectuel de ‘Abduh sera mis au service de l’action des arabistes syriens, dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale.

Selon Albert Hourani, la nation – au sens de territoire commun à un peuple – occupe une place importante dans la pensée de ‘Abduh et, en dépit de son attachement à l’unité des croyants, il se montre critique envers les Turcs, qu’il estime responsables de la décadence de l’islam à cause de leur attachement excessif au principe d’autorité et des entraves qu’ils mirent au libre exercice de la raison (encourageant plutôt le *taqlīd*, l’imitation stérile des anciens). Dès sa troisième année de parution (en 1901), le discours d’*al-Manār* marque une inflexion dans le sens de l’arabisme, critiquant le despotisme ottoman et comparant les mérites des Arabes et des Turcs. Bien que ‘Abduh ait considéré, d’après Raṣīd Riḍā, que les Arabes ne devaient pas songer à sortir prématurément de l’Empire ottoman, mais d’abord à développer les sciences et à s’enrichir, il semble qu’il se soit montré enthousiaste vis-à-vis du projet de califat arabe. Ses bonnes relations avec Lord Cromer et, partant, avec l’administration britannique au Caire, alors que des mouvements de révolte contre le pouvoir ottoman se développent dans la péninsule arabique, de même que l’activité politique de ses disciples syriens dans les années qui suivent sa mort, invitent à s’interroger sur le rôle qu’a pu jouer ‘Abduh dans la maturation des idées arabistes, si ce n’est à travers ses écrits, du moins à travers son enseignement.

Rašīd Riḍā, qui revendique l'héritage spirituel de 'Abduh après 1905, s'applique à prendre la relève du maître, auquel il continue à rendre hommage dans *al-Manār* au cours des trois années qui suivent sa disparition, comme le montre le graphique plus haut : 18 articles paraissent encore sur l'imam entre 1906 et 1908. En même temps, Riḍā cherche à s'imposer comme le nouveau chef du mouvement réformiste musulman, qu'il oriente dans le sens des intérêts arabes : en 1907, il fonde la Société du conseil ottoman avec Rafīq al-'Aẓm, mais refuse de fusionner avec les Jeunes-Turcs. Par ailleurs, il se montre moins ouvert que 'Abduh à l'Occident, et aux autres confessions : ainsi, il n'admet pas de chrétiens dans son association. Enfin, en prenant la défense de ses compatriotes en exil au Caire vis-à-vis des nationalistes égyptiens, il resserre le mouvement autour de la communauté des réformistes arabes syriens. Suite aux persécutions dont sont victimes ses amis réformistes depuis 1904, le *ṣayḥ* Ṭāhir al-Ġazā'irī décide de s'exiler à son tour en cette même année 1907, et rejoint le groupe des Syriens du Caire, parmi lesquels Muḥammad Kurd 'Alī, son disciple. Celui-ci y réside à nouveau depuis 1905, et il y fonde en 1906 sa propre revue, *al-Muqtabas*, tout en continuant à écrire dans les quotidiens égyptiens. Curieusement, la personnalité de 'Abduh est à peine évoquée par Kurd 'Alī dans sa revue : sans doute l'image du maître est-elle quelque peu monopolisée par Riḍā et Kurd 'Alī ne juge pas nécessaire de répéter ce qu'écrit ce dernier à cette période.

Suite à la révolution jeune-turque de juillet 1908, qui rétablit la Constitution de 1876, les réformistes syriens se réjouissent avec leurs compatriotes ottomans, et la plupart des exilés retournent à Damas, notamment Rafīq al-'Aẓm, 'Abd al-Ḥamīd al-Zahrāwī et Muḥammad Kurd 'Alī : celui-ci y déplace la rédaction de sa revue, et fonde un quotidien du même nom (*al-Muqtabas*), qui célèbre la victoire des Jeunes-Turcs (à tel point que le Consul de France à Damas caractérise alors le journal comme « l'organe du Comité Union et Progrès »). Rašīd Riḍā lui-même effectue un séjour en Syrie, en 1909 : à Beyrouth, il rencontre Šakīb Arslān au siège du Comité Union et Progrès et, à Damas, il est reçu par ses amis réformistes et prononce un discours à la mosquée des Omeyyades. Mais les oulémas conservateurs saisissent cette occasion pour réaffirmer leur autorité, et Riḍā est interrompu dans son second prêche par Šāliḥ al-Tūnisī, et obligé de quitter la ville à la suite d'une émeute provoquée par l'arrestation de ce dernier. Les Jeunes-Turcs, qui ont d'abord fraternisé avec

les réformistes arabes syriens, comprennent qu'ils doivent ménager les conservateurs, encore solidement implantés en Syrie malgré leur soutien au sultan Abdulḥamīd II lors de la révolte muhammadienne. Le fossé se creuse alors entre les anciens alliés arabes et turcs. Riḍā, qui séjourne une année à Istanbul en 1909-1910, n'obtient pas la création de l'association caritative dont il rêve, et ses amis sont à nouveau inquiétés par les autorités après la parution d'un article sur le califat dans *al-Muqtabas* : Kurd ‘Alī est obligé de fuir en France en 1909, et l'Association de renaissance arabe, dont il est membre, est contrainte de changer de nom et de fusionner avec le Comité Union et Progrès.

Dès lors, les réformistes syriens sont nombreux à reprendre le chemin du Caire, que Ṭāhir al-Ġazā’irī n’a pas voulu quitter, sceptique qu’il était vis-à-vis de l’union des intérêts turcs et arabes. Rašīd Riḍā trouve dans le khédive ‘Abbās Ḥilmī II un meilleur soutien que les Jeunes-Turcs pour la fondation de son association, *Dār ad-da‘wa wal-iršād*, qui commence à délivrer un enseignement en 1912. En contrepartie, Riḍā semble apporter quelque soutien aux projets politiques du khédive, qui envisage avec les Anglais l’établissement d’un califat arabe et la sécession des provinces arabes de l’Empire ottoman, au moment où les Etats balkaniques se détachent définitivement de ce dernier, et où la guerre de Tripolitaine se solde par une défaite ottomane. Šakīb Arslān rapporte comment Riḍā a tenté de le rallier à ces plans lors de ses passages au Caire, en 1911 et 1912, et comment lui-même entre alors en désaccord avec ses compatriotes syriens sur la ligne à suivre vis-à-vis du gouvernement ottoman. S’il affiche encore une fidélité de façade vis-à-vis de ce dernier, et s’il reste encore attaché à l’unité de l’Empire ottoman, Riḍā apporte un soutien plus net aux revendications arabistes à la veille de la Première Guerre mondiale : il adhère au parti de la décentralisation administrative ottomane (*hizb al-lā markaziyya al-idāriyya al-‘uṭmāniyya*), fondé au Caire en décembre 1912, avec Rafīq et Haqqī al-Aẓm, ‘Abd al-Ḥamīd al-Zahrāwī, et il fonde sa propre société arabiste, *Ġam‘iyyat al-ġāmi‘a al-‘arabiyya*. Muḥammad Kurd ‘Alī, à nouveau recherché par les autorités unionistes à Damas, s’exile également quelques mois au Caire, entre avril et juin 1912. Les rapports entre arabistes et Jeunes-Turcs se durcissent encore suite au coup d’Etat de janvier 1913, qui établit la dictature d’un triumvirat (composé des officiers Enver, Djemal et Talaat), et c’est grâce à l’appui des puissances étrangères que les réformistes arabes syriens sortent victorieux des manifestations de Beyrouth (en avril 1913) et

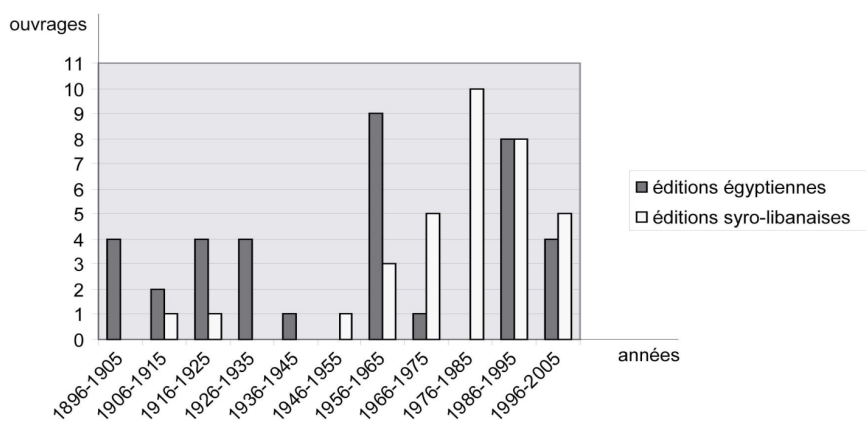
qu'ils obtiennent quelques concessions à l'issue du Congrès arabe syrien organisé à Paris en juin 1913. À cet égard, ils ont su tirer les enseignements des bonnes relations établies par 'Abduh avec les autorités françaises et britanniques. Singulièrement, le maître disparaît quasiment des pages d'*al-Manār* après 1910 : on peut émettre l'hypothèse que le rapprochement de Riḍā avec le khédive, qui avait eu maille à partir avec 'Abduh dans ses dernières années, a amené le disciple à réduire ses références à l'imam. Dans la biographie qu'il lui consacre en 1931, cependant, Riḍā se défend d'avoir suivi le conseil du *ṣayḥ* 'Alī Yūsuf (1863-1913), le patron du journal quotidien *al-Mu'ayyad*, qui l'aurait invité à ne plus mentionner l'œuvre de son maître dans sa revue. Après s'être imposé comme le fils spirituel de 'Abduh auprès des réformistes syriens, qui constituaient son public de prédilection, Riḍā n'a sans doute plus ressenti la nécessité de rappeler l'héritage intellectuel de l'imam. Le disciple vole alors de ses propres ailes et sa revue prend alors un tour plus nettement politique.

Ainsi, on se rend compte que le mouvement réformiste musulman conduit par Muḥammad 'Abduh a évolué très tôt après sa mort dans le sens de l'arabisme politique en Syrie. La plupart de ses disciples syriens s'engagent en effet dans la lutte pour les revendications arabes de décentralisation après 1909. Dans le contexte de la Première Guerre mondiale, les soupçons des Jeunes-Turcs vis-à-vis des héritiers de 'Abduh les amèneront à exercer les mêmes pressions que sous le règne d'Abdulḥamīd II : Tāhir al-Ġazā'irī, de passage en Syrie en 1914, est inquiété par les autorités qui le soupçonnent d'être un agent anglo-égyptien, et en 1915-1916, les enquêtes ouvertes contre les arabistes syriens aboutiront à l'exécution (ou à la condamnation par contumace) d'un grand nombre d'entre eux (parmi lesquels 'Abd al-Ḥamīd al-Zahrāwī et Rafīq al-'Aẓm). Muḥammad Kurd 'Alī et Šakīb Arslān se rangeront quant eux nettement dans le camp ottoman, et mettront leur énergie au service de l'effort de guerre. Une décennie après la mort de 'Abduh, il semble rester peu de choses de son héritage intellectuel : entre 1905 et 1914, le réformisme musulman, qui se voulait en quelque sorte une alternative au panislamisme de Abdulḥamīd II, a été supplanté par les mouvements arabiste et jeune-turc. De son côté, Riḍā poursuivra l'œuvre de 'Abduh, mais en réorientant le réformisme musulman dans un sens plus radical, moins ouvert à l'Occident, replié sur l'élément sunnite et critique à l'égard du soufisme : en témoignant ses liens avec les Wahhabites et avec le mouvement des Frères musulmans, à la fin des années 1920.

Muḥammad ‘Abduh, de l’oubli à la résurrection

Si l’on considère l’évolution intellectuelle et politique des disciples syriens de ‘Abduh, et l’apparent oubli dans lequel celui-ci est maintenu dans les décennies qui suivent sa disparition, on doit s’interroger sur la postérité de celui que l’on considère aujourd’hui, avec Ġamāl ad-Dīn al-Afġānī et Rašīd Riḍā, comme le chef de file du mouvement réformiste musulman, et se demander par quels processus cette image s’est imposée. L’examen de la production éditoriale entourant l’œuvre de ‘Abduh peut nous éclairer à ce sujet.

Les deux graphiques ci-dessous représentent un aperçu historique comparant les éditions égyptiennes (du Caire, essentiellement) et syro-libanaises (principalement, de Beyrouth), d’une part, des ouvrages dont ‘Abduh est l’auteur, et d’autre part, des ouvrages consacrés à ‘Abduh, depuis 1896, à partir des catalogues de trois des plus importantes bibliothèques de Syrie et du Liban (celles de l’Institut Français du Proche-Orient à Damas, de la Bibliothèque Nationale Ḥāfīz al-Asad et celle de l’Université Américaine de Beyrouth). Bien qu’il faille prendre ces données avec précaution, car elles ne représentent pas l’intégralité des éditions qui ont été réalisées, mais celles qui sont aujourd’hui accessibles au public, on peut se faire une idée des tendances générales concernant l’intérêt des éditeurs arabes, et partant, du public proche-oriental, pour la vie et l’œuvre de ‘Abduh.

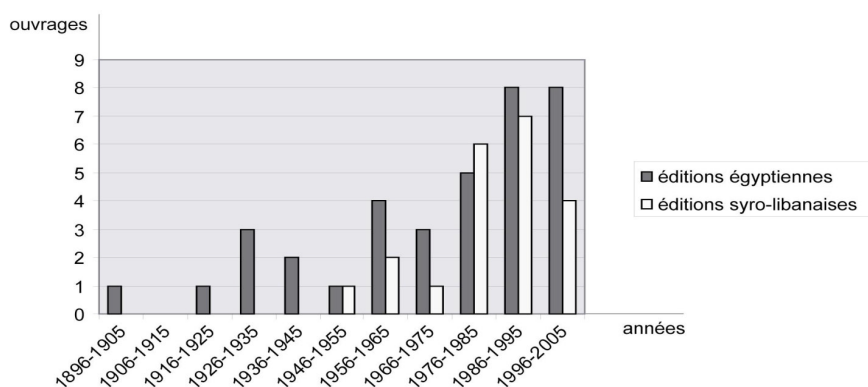


Les éditions égyptiennes et syro-libanaises des ouvrages de Muḥammad ‘Abduh (1895-2005)

d’après les catalogues des bibliothèques de l’IFPO-Damas, de l’American University of Beyrouth et de la Bibliothèque Nationale de Damas

Figure 2

Ce premier graphique nous montre combien l'édition des œuvres de 'Abduh, qu'elle soit égyptienne ou syro-libanaise, est restée modeste jusqu'au milieu des années 1950. Au cours de la décennie 1956-1965, en revanche, elle aurait connu une explosion en Égypte, et un léger décollage au Liban. Cette progression aurait été ensuite brutalement interrompue en Égypte au cours des décennies suivantes. En revanche, elle aurait été continuée au Liban et en Syrie jusqu'aux années 1980, où le nombre d'éditions semble atteindre un pic, avant de décroître au cours des deux dernières décennies. Les éditions égyptiennes, qui recouvrent un certain niveau dans la décennie 1986-1995, seraient dépassées par les éditions syro-libanaises depuis les années 1960. On peut tenter d'interpréter ces tendances à la lumière de l'évolution politique proche-orientale : le régime nassérien aurait encouragé la redécouverte de l'œuvre de 'Abduh, tandis qu'en Syrie et au Liban, c'est dans le contexte de la guerre du Liban et de la montée de l'islamisme (en particulier, les Frères musulmans) que la demande - que l'on peut imaginer provenir des gouvernements - se serait accrue. Les idées réformistes de 'Abduh, dans les deux cas, ont pu être convoquées pour faire contrepoids à l'influence de l'islamisme radical.



Les éditions égyptiennes et syro-libanaises des ouvrages consacrés à Muhammad 'Abduh et à son œuvre (1895-2005)

d'après les catalogues des bibliothèques de l'IFPO-Damas, de l'American University of Beyrouth et de la Bibliothèque Nationale de Damas

Figure 3

Sur ce second graphique, représentant les éditions d'ouvrages consacrés à 'Abduh, on observe la même tendance générale que sur le premier graphique : une progression du nombre d'ouvrages, en Égypte comme en Syrie et au Liban, suivie d'une stagnation ou d'une décline au cours de la

dernière décennie. Ici, les éditions syro-libanaises restent généralement en-dessous des éditions égyptiennes, à l’exception de la décennie 1976-1985, où elles les dépasseraient légèrement. Le mouvement de progression est plus tardif que sur le graphique précédent, décollant véritablement dans la décennie 1976-1985, ce qui pourrait s’interpréter par le fait que les études consacrées à ‘Abduh ont suivi les nouvelles éditions de ses œuvres. Par exemple, les œuvres complètes de ‘Abduh, éditées pour la première fois par Muḥammad ‘Amīra à Beyrouth, entre 1972 et 1974, ont pu constituer un déclencheur pour la série d’études qui ont suivi. Ici encore, le pic éditorial atteint dans la décennie 1986-1995 pourrait s’interpréter comme une façon de contrer les courants islamistes radicaux, alors en plein essor, par une redécouverte de l’œuvre de ‘Abduh.

On peut émettre l’hypothèse que l’image de ‘Abduh comme chef de file du courant réformiste musulman s’est construite au gré de l’évolution de la production éditoriale (celle-ci étant un indicateur de l’intérêt que le public accorderait à son œuvre), avec quelques dates-clés, telles que la publication du dernier tome de sa biographie par Muḥammad Raṣīd Riḍā en 1931, puis l’édition de ses mémoires par Ṭāhir al-Ṭanāḥī en 1961 (rééditées en 1993), enfin ses œuvres complètes en 1972-1974 (rééditées en 1979-1980, puis en 1993).

CONCLUSION

Au terme de cette étude, on se rend compte que Muḥammad ‘Abduh a été, non seulement un grand penseur réformiste musulman, mais également un homme qui a su constituer autour de lui un réseau important d’amis et de disciples acquis à ses idées et susceptibles de relayer son influence en Syrie. L’enjeu politique que représente cette province arabe dans les dernières décennies de l’Empire ottoman est suffisamment important pour justifier une attention particulière : les mouvements intellectuels qui s’y développent ont en effet contribué pour une large part à l’évolution politique de la région, de l’ottomanisme à l’arabisme. Muḥammad ‘Abduh a su tout d’abord remarquablement intégrer les cercles de sociabilité savante de l’époque, depuis les loges franc-maçonnes (auxquelles ont certainement adhéré l’émir ‘Abd al-Qādir et le ṣayḥ Ṭāhir al-Ġazā’irī) jusqu’aux Syriens en exil au Caire, en passant par la communauté des réformistes syriens exilés à Paris (à l’exemple de Ḥalīl Ġānim), les anciens d’al Azhar retournés en Syrie (tel ‘Abdallah Baraka), les notables beyrouthins vivant dans le voisinage de

‘Abduh à Zuqāq al-Blāṭ (comme Muḥy ad-Dīn Ḥimāda et ‘Abd al-Qādir al-Qabbānī), ses amis écrivains et journalistes (notamment, Ibrāhīm al-Yāziḡī) et ses collègues et élèves dans le cadre des mosquées, des écoles (l’école sultanienne de Beyrouth et l’école des sciences du Caire, en particulier) et de l’université d’al-Azhar, où il a enseigné : le *ṣayḥ* Ḥusayn al-Ġisr, ‘Abd al-‘Azīz Sulṭān, Šakīb Arslān, ‘Abd al-Bāsiṭ Faṭḥallah, Muḥammad Rašīd Riḏā et Muḥammad Kurd ‘Alī étant parmi les plus représentatifs d’entre eux.

Ces hommes, qu’il a côtoyés et qu’il a, selon les témoignages disponibles, fortement impressionnés, seront ensuite les meilleurs relais de son influence en Syrie, ou en Égypte même, dans les cadres de sociabilité et à travers les médias de l’époque. Parmi ceux-ci, on relève tout d’abord la presse, dont la revue *al-Manār* offre le meilleur exemple, en tant que porte-parole autorisé de ‘Abduh. La circulation des idées de ‘Abduh est également favorisée par sa correspondance avec les oulémas syriens, notamment ceux de l’école réformiste de Damas, tels ‘Abd al-Razzāq al-Biṭār, Ġamāl ad-Dīn al-Qāsimī, qui lui rendront visite au Caire et relayeront ses idées auprès des cercles réformistes réunis autour de Ṭāhir al-Ġazā’irī, dans le cadre de salons de discussion privés, d’écoles (telle Maktab ‘Anbar), ou dans certaines mosquées où enseignent ces oulémas. Les voyageurs entre l’Égypte et la Syrie jouent également un rôle essentiel, dans la diffusion des idées et de l’image de ‘Abduh, à tel point que le sultan ‘Abdülḥamīd II s’en inquiète et ordonne une série de perquisitions chez les amis de l’imam, soupçonnés de comploter contre lui, en 1904-1905. Au Caire, les cafés apparaissent comme un lieu de sociabilité incontournable pour les adeptes du réformisme musulman : les Syriens en exil se retrouvent là dans le cadre de groupes à l’identité fortement marquée.

Les disciples syriens de Muḥammad ‘Abduh jouèrent un rôle essentiel, après sa mort en 1905, à la fois dans la continuation de son œuvre, et plus tard, dans l’entreprise de mémorialisation qui l’a entouré. De leurs écrits, en particulier ceux d’Arslān, de Riḏā et de Kurd ‘Alī, ressort en premier lieu l’image d’un grand réformiste musulman, et celle d’un professeur exceptionnel, dont la méthode, opposée au *taqlīd* pratiqué par ses contemporains, s’appuie sur un grand sens de la pédagogie, sur un style oratoire original, et une austérité qui l’amène à rejeter catégoriquement toute forme de grossièreté. Sa tolérance religieuse, marqué par le dialogue qu’il a su établir avec les autres religions, et même, avec les agnostiques, sont

également relevés, à côté de qualités personnelles telles que sa persévérance, sa générosité ou son indépendance d’esprit. Ses rôles de médiateur entre les intellectuels appartenant à son courant de pensée, de conciliateur dans le cadre des conflits qu’il a eu à arbitrer, sont également relevés par ces témoins directs. Mais à côté de ces *topoi*, on relève également l’image d’un homme politique avisé, sachant jouer de la rivalité des puissants pour parvenir à ses fins, notamment pour concrétiser ses projets de réforme de l’enseignement et des tribunaux.

Dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale, l’engagement de cette génération d’intellectuels dans la vie politique de l’Empire ottoman s’amplifie, d’abord dans le cadre des revues et journaux existant, puis dans les associations ou groupements politiques spécifiques qu’ils forment au Caire, puis en Syrie et au Parlement ottoman d’Istanbul après la révolution jeune-turque de juillet 1908. Les disciples syriens de Muḥammad ‘Abduh sont alors partagés entre leurs identités ottomanes et arabes, et cela se traduit sur le plan politique par des choix opposés : certains choisissent de rester fidèles à l’Empire ottoman, et contribueront à l’effort de guerre ottoman, tels Arslān et Kurd ‘Alī ; d’autres, tels Riḍā, al-Zahrāwī, Rafīq al-‘Aẓm, s’investiront plus avant dans le mouvement arabiste, n’hésitant pas à recourir au soutien des puissances européennes (la France et la Grande-Bretagne, principalement) pour voir leurs revendications satisfaites. Après une période d’oubli, l’héritage de ‘Abduh sera revendiqué par les nationalistes arabes. Les succès de ces derniers, en Égypte comme en Syrie et au Liban, dans les années 1950, amèneront une résurrection de l’œuvre de ‘Abduh, comme en témoignent les progrès de la production éditoriale entourant celle-ci depuis cette époque. La popularité et l’unanimité qui semblent entourer l’œuvre et l’image de ‘Abduh, à certains égards étonnantes, peuvent sans doute s’expliquer autant par l’influence de ses idées que par son influence personnelle auprès d’un réseau grandissant de disciples, qui ont entretenu son image, et par les diverses utilisations politiques de son œuvre.

BIBLIOGRAPHIE

1) en arabe

‘AQQĀD (AL-) ‘Abbās Maḥmūd,
1970 *‘Abqarī al-iṣlāḥ wal-ta’līm, al-ustād al-imām Muḥammad ‘Abduh, al-Hay’a al-miṣriyya al-‘amma lil-ta’līm wal-naṣr (Dār al-kitāb al-‘arabī), al-Maṭba‘a al-ṭaqāfiyya, A’lām al-‘arab n°88, 3^e édition.*

Al-Manār (Le Caire), 1898-1935

ZIRIKLĪ (AL-) Ḥayr al-Dīn,
1954-1959 « Muḥammad ‘Abduh », dans *al-A’lām*, 2^e édition.

ARSLĀN Šakīb,
1937 *al-Sayyid Rašīd Riḍā aw iḥā’ arba’in sana*, Damas.

KURD ‘ALĪ Muḥammad,
1948, 1949, 1951 *al-Muḍakkirāt*, Maṭba‘at at-Taraqqī, Damas, 4 vol.
1980 *al-Mu‘āṣirūn*, édité par Muḥammad al-Maṣrī, Maṭbū‘āt maḡma‘ al-luḡa al-‘arabiyya bi-Dimašq, Maṭba‘at Abī Bakr, Damas.

RIḌĀ Rašīd,
1931 *Tārīḥ al-ustād al-imām al-ṣayḥ Muḥammad ‘Abduh*, 3 vol., Maṭba‘at al-Manār, Le Caire.

2) en langues européennes

COMMINS David,
1990 *Islamic Reform : Politics and Social Change in Late Ottoman Syria*, Oxford University Press, New York, Oxford.
1986 « Religious Reformers and Arabists in Damascus, 1885-1914 », dans *International Journal of Middle East Studies* 18, p. 405-425.

CROMER (Lord),
1908 *Modern Egypt*, 2 vol., MacMillan and Co., Londres.

ESCOVITZ Joseph H.,
1986 « “He was the Muḥammad ‘Abduh of Syria”. A study of Ṭāhir al-Jazā’irī and His Influence », dans *IJMES* 18, p. 293-310.

- HOURLANI Albert,
1970 *Arabic Thought in the Liberal Age, 1798-1939*, Londres.
- KEDOURIE Elie,
1966 *Afghani and Abduh. An essay on religious unbelief and political activism in modern Islam*, Frank Cass, Londres.
- PHILIPP Thomas,
1985 *The Syrians in Egypt, 1725-1975*, Franz Steiner Verlag Wiesbaden GMBH, Stuttgart.
- SCHACHT Joseph,
« Muḥammad ‘Abduh », dans *Encyclopédie de l’Islam*, E.J. Brill, Leide, Nouvelle édition.
- TAUBER Eliezer,
1993 *The Emergence of the Arab Movements*, Frank Cass, Londres.
- YASUSHI Kosugi, IBISH Yusuf H., KHOURY Yusuf K.,
1998 *The Index of Al-Manar*, The Islamic Area Studies Project, Tokyo & Turath, Beyrouth.